



« QUI COMMET LE MEURTRE D'UN HOMME QUI SE TUE ? »

SUR DEUX ENQUÊTES GÉNÉALOGIQUES :
THÉSÉE, SA VIE NOUVELLE DE CAMILLE DE TOLEDO
ET *LES ENFANTS DE CADILLAC* DE FRANÇOIS NOUDELMANN

Les rentrées littéraires d'automne 2020 et 2021, antichambre à la course aux grands prix français (Goncourt, Renaudot, Femina, etc.) ont chacune, entre autres péripéties inhérentes au rituel hexagonal, pour des raisons certes différentes, rappelé dans le débat public lettré l'acuité et la complexité de la « question juive » en littérature contemporaine, avec ses corollaires attendus comme la panne de transmission générationnelle ou l'identité problématique des fils, filles, petits-enfants de survivants, quatre-vingts-ans après la Shoah. Une première caractéristique émane de ce constat : l'attention soutenue aux processus et dispositifs narratifs multi-formes élaborés par de jeunes écrivains en charge de l'héritage, plus rarement de son refus ou contournement, — de l'autobiographie à l'autofiction, du roman au récit poétique sur fondement d'enquête —, entre amnésie et hypermnésie, trauma et levée d'occultation, mémoire et « *amnémoté*¹ », *kaddish* et prose sèche. Un second élément retiendra davantage notre curiosité : cette littérature récente suscite parfois un degré de controverse critique — traditionnelle dans une compétition à un concours doté — qui semble dépasser un enjeu strictement littéraire ou formel et que nous nous proposons ici d'interroger à partir de deux manifestations exemplaires. Venons-en à l'exposé de quelques faits et repères saillants.

1. Camille de Toledo, *Le Hêtre et le Bouleau. Sur la tristesse européenne*, Paris, Seuil, « Points », 2021 [2009], p. 77. L'« *amnémoté* » y est définie comme « une consommation de l'Histoire procurant une forme provisoire d'effroi, une expérience sans durée de l'horreur passée ».



« QUI COMMET LE MEURTRE D'UN HOMME QUI SE TUE ? »

UNE RÉCEPTION À REBONDISSEMENTS

À l'automne 2020, après avoir suscité un élan d'empathie critique quasi unanime dans la grande presse, la page de couverture et un copieux dossier suivi d'un entretien avec Johan Faerber pour la revue *Diacritik*², après avoir reçu l'éloge suprême de Cécile Dutheil de la Rochère dans *En attendant Nadeau* (« le nouveau livre de Camille de Toledo [...] frôle le grand œuvre — nos mots sont choisis³ »), *Thésée, sa vie nouvelle*⁴ resta en lice parmi les quatre finalistes du Goncourt, avant de disparaître au profit de *L'Anomalie* d'Hervé Le Tellier, indiscutablement plus conforme aux critères du genre romanesque. Fait plus rare, la même revue *En attendant Nadeau* publia, six numéros plus tard, le 18 novembre 2020 (soit douze jours avant l'attribution du Prix Goncourt), sous le titre « La fabrique d'une légende », un second article qui déconstruisait l'enthousiasme suscité par la réception première de l'ouvrage de Camille de Toledo dans ces mêmes colonnes, au nom du droit légitime à la controverse au sein d'une rédaction. Claire Paulian y braquait le projecteur sur une « pulsion de légende⁵ » considérée comme suspecte, entre vérité documentée et manipulation troublante, chassés-croisés équivoques entre identité civile et identité narrative de l'auteur : « Pour qui, pour quoi cet assemblage de vrais-faux éléments biographiques ? Comment passe-t-on de l'enquête à la légende ? » s'y demandait-elle. Si la question de la forme reste évidemment commune à d'autres types de récits d'enquête familiale, il n'en demeure pas moins que, sous le scalpel de l'analyste, était pointé plus spécifiquement ce qu'on pourrait nommer chez Camille de Toledo, et ce, depuis ses premiers ouvrages, un désir obsessionnel de réancrage identitaire dans une généalogie juive, que l'état-civil d'Alexis Mital ne corrobore qu'assez lointainement. Ni imposture à la Benjamin Wilkomirski (usurpation d'identité juive aggravée de fiction de témoignage sur Auschwitz) ni vérité biographique ni fabulation complète : un subtil réinvestissement par transfert et remotivation de judéité de traumas familiaux bien réels pris dans la toile du matériau mythologique.

Une filiation juive attestée et indiscutable dans le réel celle-là, longtemps tenue à distance, un regard initial de sartrien réservé à l'égard du

2. « Compléter la carte de nos blessures », 20 août 2020, <https://diacritik.com/2020/08/20/camille-de-toledo-compléter-la-carte-de-nos-blessures-thésée-sa-vie-nouvelle/>

3. 26 août 2020, <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2020/08/19/fiction-francaise-toledo/>

4. Camille de Toledo, *Thésée, sa vie nouvelle*, Lagrasse, Verdier, 2020, désormais abrégé en T.

5. Claire Paulian, « La fabrique d'une légende », *En attendant Nadeau*, 18 novembre 2020, <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2020/11/18/fabrique-legende-toledo/>

présupposé d'assignation identitaire voire communautaire, sont au cœur du premier « roman » de l'essayiste et philosophe François Noudelmann. Cette étiquette romanesque convenue pour qualifier *Les Enfants de Cadillac*⁶ peine à dissimuler une autobiographie familiale sur trois générations, qualifiée cette fois favorablement par Claire Paulian dans *En attendant Nadeau* de « récit picaresque⁷ », voire de picaresque « masculin » épris de vitesse à rebours du « tempo inventé il y a trente ans par Sebald pour évoquer les Juifs allemands ». Dans sa lecture nuancée, la critique souligne les qualités d'un récit de facture classique, tout en l'englobant dans un triptyque d'« héritiers mineurs » (avec Thierry Hesse et Marie Richeux), ce qui nous semble toucher assez juste, tant sur un plan musical qu'éthique, le récit de vie épousant les traits de personnages humbles, modestes, pour ne pas dire oubliés de l'Histoire. Bien accueilli à la rentrée littéraire 2021, en lice pour la compétition des prix, l'ouvrage de Noudelmann sort néanmoins brutalement des listes en septembre, pour des raisons extérieures à notre propos, mais dont on retiendra l'un des éléments versés au dossier, sinon à la polémique : il était publié en même temps, et thématiquement assez proche de *La Carte postale*, de la jeune écrivaine Anne Berest, qui s'y livre à une enquête de détective sur son ascendance juive, ce qui apparente plutôt le genre à un *thriller* généalogique. Quel sens donner alors, s'il y en a un, à cet emballement médiatico-éditorial autour du motif juif, dont il faut bien supposer qu'il remplirait une fonction cathartique auprès d'un vaste lectorat, très au-delà de la cible communautaire ?

L'enjeu resserré de notre article vise à examiner les liens, de résonance mais le plus souvent d'opposition de posture, de langue, de dispositif narratif d'enquête, entre deux textes puissants d'enfants du silence et du refoulement après la Shoah, l'*autopoïèse* mythologique de Camille de Toledo dans *Thésée, sa vie nouvelle*, assomption d'une carrière déjà prolifique, et le premier récit littéraire d'enquête de François Noudelmann. Deux textes écrits depuis le(s) suicide(s) d'au moins un proche dans la période récente (le frère aîné Jérôme pour Camille de Toledo le 1^{er} mars 2005, celui du père de François Noudelmann au tournant du nouveau millénaire, un 16 juillet hypothétiquement choisi en écho à la date de la rafle du Vél' d'Hiv). Quelle responsabilité endossent ainsi ces deux gestes littéraires singuliers d'auteurs

6. François Noudelmann, *Les Enfants de Cadillac*, Paris, Gallimard, 2021. Désormais abrégé en *LEC*.

7. Claire Paulian, « Portraits d'écrivains en héritiers mineurs », *En attendant Nadeau*, 13 octobre 2021, <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2021/10/13/heritiers-richeux-hesse-noudelmann/>

nés en 1976 pour l'un, en 1958 pour l'autre ? À quel travail de la forme, entre élégie, tombeau, prière, roman-essai, le signifié juif conduit-il aujourd'hui « ceux qui restent », particulièrement dans ces deux livres-témoins ?

L'enjeu annexe, inspiré par certains contre-feux critiques, envisage de prendre au sérieux le caractère hypersensible, pour ne pas dire inflammable, de la réception littéraire liée à la judéité en France aujourd'hui. En quoi par exemple, « *légender la légende*⁸ », comme Camille de Toledo en conçoit le projet entre Paris et Berlin, serait-il récusable littérairement et intellectuellement en « fabrique d'une légende » inauthentique, une quasi-captation / appropriation de l'identité juive convoitée ? Comment la légende de l'assimilation manquée dans le creuset français de sa filiation grand-paternelle est-elle réveillée aujourd'hui à la faveur de l'actualité internationale sous la plume de François Noudelmann, au point de susciter l'urgence vitale du récit de vie, portant en tension douloureuse et évolutive un questionnement retardé sur l'identité française et juive, vue depuis le décentrement new-yorkais du directeur de la Maison française ? « En être » trop, mal, passionnément, labyrinthiquement ou ne plus pouvoir « ne pas en être » depuis la Pink Cadillac d'Aretha Franklin sur les routes du Michigan où François Noudelmann emmène la mémoire de son grand-père juif lituanien, Chaïm, diagnostiqué « fou de guerre » en 1927 à Sainte-Anne, mort de faim et de solitude à l'hospice psychiatrique de Cadillac (Gironde) en 1941 : telle semble être la question déchirante posée par ces deux ouvrages.

RICOCHETS ET ARCHIVES DE L'« ORPHELIGNAGE »

Dans *Thésée*, tout commence par une adresse tressée en versets au frère suicidé par le frère qui reste :

qui commet le meurtre d'un homme qui se tue ?
car avec cette question s'ouvre le récit archaïque
qui coupe entre les âges et ricoche
de vie en vie, du passé vers l'avenir (T, p. 11)

Le mythe grec archaïque de Thésée colporte dès le début la culpabilité d'une faute, celle de la négligence du fils, qui, omettant de hisser la voile blanche pour signaler son retour sain et sauf, conduit son père Égée à plonger de désespoir dans la mer. Pour réparer la méprise initiale, Thésée

8. Selon la formule de commentaire de Camille de Toledo dans *Diacritik*, art. cit.

se fera fondateur de villes et vainqueur du monstre Minotaure, dévoreur des enfants de la Crète. C'est ce fil d'entrée et surtout de sortie triomphante du labyrinthe de la mémoire, de l'oubli et du silence familial sur quatre générations que débobine à son tour le néo-Thésée contemporain pour conjurer la peur, celle liée à la loi des séries généalogiques fatales, ces ricochets de morts rapprochées et à distance dont Camille de Toledo avait déjà tracé les rebonds dans *Vies potentielles* et dans son essai *Le Hêtre et le Bouleau*. Appliquée alors à l'échelle politique du XX^e siècle moderne européen et de ses totalitarismes pour en dénoncer l'« inertie mémorielle »⁹, la méthode de l'essayiste y appelait déjà à une refondation par la langue :

Soucieux de trouver d'autres mots, d'autres espaces, et à défaut de les dénicher, je suis prêt à bricoler avec les mots des autres, dans le fil fragile de la littérature, loin des débats cloutés, fléchés de la politique, là où tout surgit hors des catégories, où les douleurs et les joies de l'affranchissement, de la libération sont réversibles, où nul ne peut présager de la fin, où nul ne saurait deviner si, en perçant une fenêtre, nous trouverons des anges ou les cornes du diable.

À l'échelle de la biographie intrafamiliale, la quête d'affranchissement et d'issue « dans le fil fragile de la littérature » bute paradoxalement sur l'écueil (ou *pharmakon* ?) d'une croyance possible en un nouveau courant déterministe de la psychologie moderne. Il s'agit de la loi dite de « synchronie », que la psychogénéalogie exploite désormais pour interpréter l'héritage des failles et des fêlures dans le temps et panser quelques plaies. Thésée en exhibe le principe (« *synchronie*, quand le calendrier complotte pour frapper les vivants¹⁰ ») et, telle la voile du héros grec archaïque pris dans la houle de la mer, circumnavigue parfois de verset en verset entre suspicion et adhésion. En dilatant la fable narrative sur une longue durée de quatre-vingts ans d'errance migratoire des maux des uns et des autres et de chimie moléculaire des corps, qui tombent, s'effacent, disparaissent, font souffrir mystérieusement les êtres avec leurs membres manquants, l'auteur ajoute une vingtaine d'années de prologue — qui sont celles de la Première Guerre mondiale et du désir d'assimilation des Juifs étrangers à la nation française —, ce qui lui permet de recouvrir bord à bord tout l'espace-temps séculaire. Rappelons ici les plus spectaculaires parmi ces ricochets synchroniques. En quelques années et coïncidences de dates¹¹, c'est la mère du

9. Camille de Toledo, *Le Hêtre et le Bouleau*, op. cit., p. 42.

10. T, p. 9.

11. « Un fils qui naît, une mère qui meurt, et, entre ces deux dates, quand le frère voit le jour et la mère s'endort dans un bus pour ne plus se réveiller, tous les secrets de nos corps-mémoire... » (T, p. 9).

narrateur (Esther en fiction, la journaliste économique Christine Mital dans le réel) qui disparaît brutalement le jour même (le 26 janvier 2006) qui commémore la naissance de son fils aîné Jérôme (même prénom en régimes fictionnel et réel) trente-trois ans plus tôt, puis le père s'effondre quatre ans plus tard (Gatsby dans la fiction, l'homme d'affaires Gérard Mital dans le réel), incitant le dernier survivant (Thésée-Alexis Mital-Camille de Toledo l'écrivain), dans une pulsion de survie, à prendre le chemin de l'exil à Berlin, avec ses trois enfants et un paquet d'archives, pour s'arracher à l'emprise de l'origine :

*Le frère qui reste se dit qu'il est désormais orphelin et c'est à partir de cet orphelignage qu'il espère inventer ce qu'il nomme sa revivance ; mais j'oublie de préciser qu'en montant dans le train il emporte des archives, trois cartons remplis du souvenir des siens : des lettres, des courriels, des manuscrits, des photographies de son enfance.*¹²

L'ouvrage se tresse alors à partir de cet élan inaugural d'arrachement au vertige mortifère et le motif juif jaillit de l'ouverture progressive de l'archive, précisée dans une série de titres doubles (texte et date) et une succession chronologique non linéaire comme « La lignée des hommes qui meurent (1937-1939) », « hier, j'ai rouvert des cartons pleins d'images » (Berlin, 2017), « les lettres de Nissim (1914-1918) », « le suicide de Talmaï (30 novembre 1939) ».

L'archive sous forme d'image, intégrée au matériau narratif de la fable, joue à hybrider le *topos* littéraire du manuscrit perdu et retrouvé d'un aïeul, l'effet de réel et de *pathos* de l'écriture manuelle visible¹³, le chassé-croisé présent / passé de photographies familiales¹⁴ et historiques de guerres et massacres¹⁵, les portraits découpés en écho¹⁶, la reproduction de passeports¹⁷ et autres signes d'attestation de vérité biographique, comme autant de « *pieces of evidence* »¹⁸. L'archive iconique est complétée par des clichés radiographiques (le « corps-mémoire » souffrant de l'auteur en Thésée) désignant visiblement la blessure, lésion ou déviation de la colonne vertébrale et moelle épinière douloureuse¹⁹. Car la psychogénéalogie a mené insensiblement

12. T, p. 22.

13. T, p. 32, 37, 40, 44...

14. T, p. 71, 93, 138...

15. T, p. 209, 224.

16. T, p. 23, 33.

17. T, p. 114, 233.

18. T, p. 149.

19. T, p. 151.

MARTINE BOYER-WEINMANN

l'enquêteur Thésée vers l'exploration d'une autre science, chimique et moléculaire celle-là, que les experts nomment *autopoïèse*²⁰.

Reprenons donc la genèse de ce récit d'affranchissement en suivant les processus de judaïsation de la lignée.

En se décidant enfin, après de longues réticences et maux physiologiques inexpliqués, à ouvrir « la boîte noire du temps²¹ » qui enferme la malédiction des hommes qui tombent, Thésée prolonge l'œuvre de synchronie sur un grand siècle, celui de la violence et de la mélancolie européenne, lequel déplace (au sens concret et psychanalytique du terme) les traumatismes familiaux réels longtemps mis sous scellés pour les reporter sur une généalogie juive fantasmée, tout en redirigeant vers la lignée paternelle ce qui appartient dans le réel à la lignée maternelle. C'est d'abord l'histoire présumée d'un arrière-grand-père juif au prénom exotisé de Talmaï, épris d'assimilation dans l'entre-deux-guerres, auteur d'un manuscrit perdu, qui tient lieu de *kaddish* pour son fils aîné Oved prématurément décédé le 2 janvier 1938, lequel nourrissait un culte dévot pour l'histoire de France au point de vouloir devenir « le premier Roi juif de France » (T, p. 51, repris en refrain lancinant dans un long thrène). Ce manuscrit à la lecture différée dans le temps par Thésée (soixante-dix ans de latence) qui fait songer le lecteur contemporain à la notion derridienne de « destinerrance », reprise aussi par Hélène Cixous en « lettre volante », est achevé sous la signature fictionnelle de Talmaï le 2 mars 1938, en guise de séparation / réparation des mots qui se dérobaient en hébreu au fils mourant pour son ultime prière : « Les mots de la prière manquaient. [...] J'ai pensé, écrit l'ancêtre, est-ce la conséquence de notre assimilation à la vie française ? [...] Nous nous étions si vite intégrés.²² » Mais Talmaï est un « homme fragile » : en dépit de la promesse faite au fils qui reste (Nathaniel en fiction, qui a tous les traits d'Antoine Riboud, père catholique de Christine Mital) de maintenir sa lignée dans le sillage de l'avenir, Talmaï se tire une balle dans le crâne le 30 novembre 1939. Il rompt ainsi le pacte de transmission et meurt dans l'indifférence et le chaos général de l'entrée en guerre, prélude à la Shoah, suicide recouvert ensuite par le silence familial des Trente Glorieuses. Oved le fils chéri et Talmaï l'homme fragile, leur attachement tragique à la nation française qui effacera honteusement leur souvenir, inaugurent le système d'échos généalogiques à distance de la synchronie et de la réidentification aux images par Thésée-narrateur désormais réfugié à Berlin : « Sa quête pour

20. T, p. 152.

21. T, p. 36.

22. T, p. 49.

rompre, pour troubler la généalogie, et l'impossibilité qu'il ressent d'être français, est-ce l'écho de ce désir de l'enfant mort il y a longtemps qui aurait aimé être roi ? ²³ »

Quant au second secret familial contenu dans l'archive et décrypté à Berlin, il se donne à lire dans les lettres de l'ancêtre juif Nissim, frère épique de Talmaï, né à Andrinople en Turquie, naturalisé français en 1908 et si enthousiaste à l'idée d'aller se battre pour la France en 14-18 contre l'Allemagne, fier aussi de fraterniser avec des Arabes contre l'ennemi commun. Nissim, qui s'indigne dans ses lettres à son cadet : « C'est l'incendie organisé, méthodique, un pogrom sur des Français ! vois Talmaï, un pogrom non pas russe, mais allemand ! ce ne sont pas des racontars, ils ont tout brûlé et c'est inoubliable. ²⁴ »

Ce personnage de Nissim, « l'oriental, le juif, le devenu français, le bon élève d'Andrinople ²⁵ », qualifié aussi de « Dreyfus oriental », détient sans doute la clé de voûte de l'édifice de la légende ²⁶ (telle que Camille de Toledo la conçoit du moins), avec laquelle Claire Paulian lui reproche de jouer dans un brouillage archivistique post-moderne et déjà postcolonial. Si l'acte de décès au front en 1918 d'un Nissim de Toledo né à Andrinople est bien inséré dans le récit, son identification à la lignée dans le réel pose problème à la critique :

Peut-être du reste, a-t-il fabriqué ce personnage par un geste synchrétique : en réélaborant, sous le nom et l'acte de décès d'un Nissim de Toledo, le matériel épique et peut-être littéraire de l'arrière-grand-oncle, Jules Riboud, grand banquier lyonnais, mort pendant la première guerre mondiale, affecté lui aussi aux goudiers algériens lors des combats du Nord, grand épistolier lui aussi — ses lettres ont été publiées par son frère, Camille Riboud, en 1920 —, et dont le nom semblait moins minoritaire, moins lié au judaïsme, et donc moins légendarisable que celui de Nissim de Toledo, avec, qui plus est, sa manière de particule ? ²⁷

La critique ne refuse pas pour autant le projet littéraire et le droit de l'auteur, avec une incontestable maestria formelle et un pouvoir d'envoûtement sur le lecteur, de retravailler tout un arsenal de matériaux documen-

23. T, p. 47.

24. T, p. 215.

25. T, p. 105.

26. Camille de Toledo, « Compléter la carte de nos blessures », art. cit. : « Cette activité de légendier dit très bien la tension de *Thésée*. J'y tisse des archives, des documents, en vue d'une autre légende. J'y source une vie, j'y établis des faits en enquêtant à rebours de certaines loyautés narratives qui s'imposent dans l'enfance. »

27. Claire Paulian, art. cit.

taires ; c'est plutôt l'usage moral des transferts de traumatismes qui l'indispose, voire l'irrite. Le récit s'adosse en effet à une survalorisation du motif juif doublée d'un recours fasciné aux grilles de modèles scientifiques, ou se présentant pour tels, à l'enseigne de l'épigénétique, rendue singulièrement séduisante sous son nom abrégé, cité dans le texte, de « *C. elegans* », icône à l'appui²⁸. Ce filon positiviste nous éloigne pourtant, esthétiquement et surtout intellectuellement, de l'*aura* de mythe et du légendaire initial, parfaitement justifié et poétiquement poignant dans son opacité même et la persistance de son halo. Dans son entretien pour *Diacritik*, il est par ailleurs intéressant de voir à quel point Camille de Toledo conditionne presque cet engouement étiologique et biologisant nouveau à la relégation d'un schème psychanalytique sans doute prégnant pour les écrivains des générations précédentes, mais un modèle désormais si contesté socialement, voire scientifiquement, qu'il est parvenu au point de caducité à ses yeux :

*L'épigénétique et les diverses pratiques qui explorent les transmissions transgénéalogiques invitent à organiser nos narrations autrement. Et c'est de ce dialogue entre savoir, savoir sur les traumatismes et Histoire, que naît la forme, la composition de Thésée, sa vie nouvelle. [...] Il y a dans cette proposition que je fais un passage du réductionnisme œdipien — le père, la mère, les enfants — à une extension vers le géosociogramme qui va observer un ensemble beaucoup plus vaste de relations, d'impacts, de marqueurs, afin de compléter la carte de nos blessures. Comme si nos vies étaient les différents points d'impact d'un même ricochet, des ondes reliées à une même pierre.*²⁹

Un éloignement du prisme psychanalytique pour lire « la carte de nos blessures » et la part de l'héritage qui contraste avec le retour en grâce de ce qu'on peut nommer « la ligne Freud » chez François Noudelmann dans *Les Enfants de Cadillac*, et surtout dans les entretiens donnés après la sortie du livre, après ses années Sartre, au cours desquels il exprime nettement son scepticisme critique à l'égard du courant psychogénéalogique. On gardera en mémoire aussi, pour envisager ce tournant, les titres et dates de deux essais de François Noudelmann, *Pour en finir avec la généalogie*, paru en 2004 aux Éditions Léo Scheer, et le récent *Un tout autre Sartre* en 2020 chez Gallimard.

28. T, p. 227.

29. Camille de Toledo, « Compléter la carte de nos blessures », art. cit., p. 8-9.

« POURQUOI ME SOUCIER À PRÉSENT DE MON GRAND-PÈRE CHAÏM ? ³⁰ »

Comme chez Camille de Toledo, on trouvera dans *Les Enfants de Cadillac* bien des pièces manquantes dans le puzzle familial, des trous, des blancs et des silences, des oublis et des noms aux graphies flottantes, altérées (Nondelman, Neudelman, Nadelmann, Noudelmann, Noudelman) ou qui changent synchroniquement mais à distance spatiale, sur des rails parallèles aux compartiments psychiquement séparés (Marie Schlimper épouse Noudelmann devenue Genesti en 1941, Albert Noudelmann devenu Philippe Garnier dans le même temps), des noms qui s'effacent au tableau noir de l'histoire, deux guerres mondiales sur le front, des pogroms, des exils choisis puis subis, des langues étrangères salvatrices ou menaçantes (le yiddish), menaçantes parce que potentiellement salvatrices (le français, l'allemand tour à tour), un échec d'assimilation, une quête individuelle de liberté, les Trente Glorieuses décevantes, un suicide et une généalogie masculine perturbée sur trois générations, dont le fils qui reste entreprend de démêler l'écheveau de sens. Avec comme moteur l'histoire d'une folie de guerre européenne et asilaire mêlée au destin juif d'un grand-père colporteur, Chaïm Mendel Noudelmann, venu de Lituanie avec sa roulotte pour échapper dans la patrie de Dreyfus aux spectres des pogroms de l'Est, les ricochets de la mise sous silence d'une vie d'homme devenu fragile, puis de sa mort inconnue sur les vies de ses descendants, le fils Albert et l'écrivain François qui s'interroge dès l'*incipit* de son livre :

La recherche des ancêtres m'a toujours paru assommante, et même douteuse. Quelle mouche pousse ces gens qui partent en quête des générations anciennes et les vampirisent en se construisant d'augustes histoires ? Il ne me viendrait pas à l'idée de faire un test ADN, de farfouiller dans les archives, ni de partir sur les traces d'inconnus pour m'attendrir sur des momies d'un autre temps. Toutefois, en finir avec la généalogie ne se décide pas d'un claquement de doigts. Pourquoi me soucier à présent de mon grand-père Chaïm ? ³¹

Dans cette dernière phrase, le verbe « se soucier » compte autant que la locution « à présent ». On y entend la disponibilité du *care*, mais surtout la tension philologique allemande du *Kummer* (peine, chagrin) et du Souci d'autrui (*sich kümmern um*). Car c'est bien depuis une actualité récente et préoccupante, dont le livre dépliera dans son troisième et dernier volet

30. LEC, p. 13.

31. *Ibid.*

toutes les implications politiques et autobiographiques intimes, que François Noudelmann entre dans le labyrinthe mémoriel et prend le chemin récalitrant de l'archive. Pas de malle à emporter, de manuscrits perdus et retrouvés, peu de traces matérielles ou mnésiques, peu ou pas d'images, mais une impulsion première pour débobiner la pelote rompue du roman familial et une forme d'appel lointain où l'on peut entendre, à côté du Souci, la fonction que Derrida donna dans ses séminaires au *Ruf*, qui attend une « réponse » ou responsabilité « otobiographique » (« à l'oreille ») :

L'occasion est survenue grâce à l'invitation de psychanalystes qui tenaient leur séminaire à Paris, au centre hospitalier Sainte-Anne et voulaient parler de philosophie et d'écoute [...]. Ce soir-là, l'hôte prononça plusieurs fois mon nom et je l'entendis sonner avec distance, comme si c'était celui de mon grand-père plus que le mien. Dans une salle proche de l'amphithéâtre où je parlais, on avait sans doute crié ce nom autrefois pour appeler l'homme perdu, incurable et assigné à cette résidence.³²

La quête du petit-fils repose au départ sur la quasi-inexistence de traces (dossiers perdus à Sainte-Anne, mémoires effacées...) de ce Juif étranger qui, après s'être installé à Paris, rue du Ruisseau dans le XVIII^e arrondissement, avoir épousé par l'entremise d'une marieuse une veuve juive autrichienne, entra dans l'armée en 1911 sur la promesse d'une naturalisation (on songe ici au Nissim de Toledo, fortune en moins) et revint du front mutilé du cerveau, relégué à Sainte-Anne d'abord, puis à Ville-Évrard et enfin à Cadillac, où Paris sous-traitait un surcroît d'internés et grands mélancoliques. Pour la naturalisation de ce Juif étranger, malgré ses faits de guerre, il lui fallut attendre... 1927. C'est donc par la porte d'entrée asilaire que François Noudelmann entame son périple, ouvre quelques registres et nomenclatures de maladies, se plonge dans l'horreur des cures par le choc, coutumières à l'époque, destructrices de métabolismes déjà endommagés par la guerre, et imagine une plausible rencontre avec le jeune praticien Lacan³³. Déclaré incurable, Chaïm (« Ni Papa, ni Grand-Papa... on ne l'appelle pas³⁴ ») est transféré en 1929 à Cadillac où il demeurera jusqu'à sa mort le 21 mars 1941, officiellement de « cachexie³⁵ », euphémisation de famine puisque, sous l'Occupation, l'ex-poilu fut privé d'une nourriture détournée par le personnel soignant comme ce fut le cas dans bien des institutions psychiatriques et carcérales à cette période :

32. *LEC*, p. 14.

33. *LEC*, p. 32.

34. *LEC*, p. 15.

35. *LEC*, p. 44.

En visitant ces lieux étranges où sont superposés, en bas, les vestiges d'une vie aristocratique [...] et en haut, les sinistres écrous et grillages [...], je me rapproche de Chaïm. Il n'existe pas de photographies de lui au-delà des années vingt et je dois l'imaginer arrivant à Cadillac...

Puis l'enquête se reporte sur « le carré des fous » où, après la fosse commune, reposent ses ossements :

Les restes de Chaïm ont ainsi été surmontés par un symbole chrétien, bien que le registre des décès n'ait pas oublié de l'identifier comme « israélite ». Ces croix le rendent encore plus anonyme qu'il ne fut, elles le font disparaître sous la même miséricorde que celles des carmélites qui en érigèrent des dizaines à Auschwitz.³⁶

À rebours de tout *pathos* ou effet poétique marqué, l'indignation de l'enquêteur est endiguée littérairement par la succession d'éléments factuels, des dates et formules sèches, chargées d'ironie : Juif lituanien désigné comme Russe, enterré sous croix catholique dans le carré des fous, à contretemps, quand son épouse est inscrite par l'engagement du Poilu en vue d'une sépulture à Bagneux, Chaïm (*la Vie !*), « mort pour la France à retardement, en 1941, mort *pour* avoir perdu la raison *pour* la France. Pour et encore pour. Ou à cause de.³⁷ »

C'est cette piste de l'écoute, ou de son absence, de son suspens dans le temps et de sa reprise que nous voudrions explorer maintenant, puisque l'enquêteur, par sa démarche et sa méthode, nous y invite, pour nous pencher sur le sort du père Albert (fils de Chaïm), *alias* Philippe Garnier, dont la confidence biographique occupe la partie centrale des *Enfants de Cadillac*, recueillie et mise par écrit à partir de l'écoute de dix bandes magnétiques.

Pour évoquer le père (et accordons à ce verbe toute sa propriété littéralement évocatoire), le fils passe au « tu » d'interpellation et d'adresse, une manière de renouer *post mortem* un dialogue souvent interrompu, parcellaire, ou réfractaire à aborder le chapitre biographique douloureux. Car le père, c'est d'abord celui qui n'a pas eu l'oreille, avant de la perdre physiquement sur un champ de bataille : pas d'oreille lui-même envers son père Chaïm — histoire oblige — ni pour ses propres maux, devenu mutique à force de ne pas avoir rencontré l'oreille de ses proches après-guerre, pas plus de sa femme qui l'a cru mort, que de la société française qu'il a servie comme Chaïm :

36. LEC, p. 42.

37. LEC, p. 51.

Tu n'es jamais parti à la recherche de ton père Chaïm et tu n'as jamais honoré la tombe de ta mère Marie. [...] Tu ne t'intéressais même pas aux films ni aux livres sur la guerre, peut-être par dégoût du pathos et parce que ce genre d'« histoires » ne se racontent pas volontiers, ne se résument pas en termes d'expériences, d'événement ni de traumatisme. [...] Tu ignorais alors que les critiques littéraires feraient même du récit de camp nazi un genre littéraire — que les antisémites catalogueraient dans le « Shoah business. » La plupart des rescapés n'ont pourtant pas relaté volontiers ce qui leur était arrivé, faute d'oreilles pour les écouter à la Libération.³⁸

D'où le caractère spectaculaire, extraordinairement différé (la « contre-temporaneité » cixousienne sans doute, de quarante ans) depuis la confession intime d'un père à son fils jusqu'à sa consignation, comme une délivrance et une double consolation :

Tu délivras ce récit en un seul flot, dix heures durant, et une fois pour toutes, sans plus jamais le répéter, et le petit magnétophone à cassettes que tu m'avais offert pour mes dix ans servit à l'enregistrer. Pendant quarante années, je n'ai jamais songé à le transcrire, ni à le transmettre, parce que ce fut un geste confidentiel, accompli d'un père à un fils, non communicable. Peut-être n'avais-je pas envie de le partager, conservant ainsi la complicité exclusive que j'avais entretenue depuis l'enfance. Peut-être ne voulais-je pas non plus m'identifier à ce vécu, soucieux de maintenir à mon tour l'innocuité de ce passé clandestin.³⁹

À l'instar de la peur qui gagne Thésée chez Camille de Toledo au moment d'ouvrir l'archive, le fils sent le danger, d'autant qu'il est lui-même progressivement détaché d'un père qui l'a élevé, par ses études, par ses voyages, par un séjour en kibboutz à dix-sept ans. Le fils a peur de « ventriloquer⁴⁰ » le père, mais c'est pourtant par ce maintien de l'adresse, qu'il parvient à « desserrer les affects », surmonter la réticence première à raconter la vie d'un homme qui se présentait d'abord comme français avant d'être juif, même si ce fut en tant que Juif qu'il survécut au pire, pour, à cause de, et malgré la France. Un père qui se donna bien réellement la mort par balle de pistolet, comme Talmaï dans la fiction toledienne :

Condamné à la prosopopée depuis ta mort brutale au siècle dernier, comme si je devais contresigner la déposition de ta voix, j'y entends souvent autre chose que ce que tu me racontes, car le sens est une affaire de sons. Tout du long de cette confession, tu as gardé un ton neutre, tu ne voulais surtout pas

38. LEC, p. 56.

39. LEC, p. 57.

40. Ibid.

*t'épancher, sans doute parce que tu redoutais l'apitoiement et que tu tenais à garder ce que tu croyais être une dignité d'homme ou de père. Ta voix de samouraï cherche une tenue dénuée d'affect, une sorte de pellicule acide, un micro-ton au-dessus de la hauteur courante.*⁴¹

Magnifique formule musicale pour signaler la qualité tonale d'une écriture exigée par le modèle, ce père picaresque, « poulbot de Montmartre »⁴², précipité dans l'horreur historique, dénoncé par des Français, refaisant d'abord à l'envers le chemin géographique oriental parcouru par Chaïm, errant, s'évadant des forêts et des camps de Pologne, d'Allemagne, de Tchécoslovaquie avant de rejoindre Paris. Quatre années folles de peurs, d'humiliations, mais aussi de joies intenses (des amitiés), d'ironiques moments de fête en groupe (on monte et joue des pièces de théâtre, on a des liaisons physiques avec de jeunes Allemandes du BDM...). Un père que les Trente Glorieuses, malgré les succès matériels, sentimentaux, érotico-sexuels qu'elles lui valurent, déçurent, voire blessèrent profondément par leur fadeur et leur vulgarité même.

Présent dans l'interlocution et répondant au *Rif* paternel, l'enquêteur Noudelmann en vient tout naturellement à s'interroger désormais sur sa propre place dans une histoire actuelle de la judéité, élargie à un monde globalisé, et ce sur un plan plus politique, faisant évoluer l'« otobiographie » du père vers l'autoportrait en néo-freudien critique sur l'héritage. Il relate l'évolution d'une conception de l'universalisme initial, une défiance à l'égard du piège identitaire, vers une prise de conscience brutale en 2008 d'un problème persistant de la France avec les Juifs (manifestation « La Paix maintenant » à Paris où l'universitaire entend retentir d'abord incrédule les slogans antisémites : « Mort aux juifs ! »⁴³), avec impossibilité d'en parler à l'université où il enseigne, sujet politiquement tabou). Puis vinrent les faits divers troublants sur fond d'antisémitisme, puis plus explicitement des attentats antijuifs...

Depuis New York où la question identitaire se pose très différemment, François Noudelmann délivre son déchirement et sa position revue envers les courants interprétatifs que nous avons examinés dans le livre de Camille de Toledo :

Le sens de l'héritage m'apparut alors plus clair, ou du moins il me sembla osciller entre deux écueils opposés : d'une part l'orgueil de l'individu qui ne

41. LEC, p. 58.

42. LEC, p. 59.

43. LEC, p. 196.

veut pas hériter, qui croit ne tenir que de lui-même et s'honore d'être libre d'autant plus qu'il ignore les raisons qui le gouvernent. D'autre part la romance psycho-généalogique de celui qui se pense un « descendant » et qui s'identifie à bon compte aux traumatismes de ses ancêtres. Je suis paradoxalement tombé dans le premier piège, héritant du refus de l'héritage d'une famille qui se voulait sans histoire et dans laquelle chacun pouvait remettre les compteurs à zéro. [...] Plus je prends de l'âge, plus je perçois combien cet affranchissement est présomptueux et, pour le dire avec les mots de la philosophie, je deviens de plus en plus freudien, doutant de ce que je crois avoir choisi par moi-même, tout en résistant au second piège de l'héritage.⁴⁴

Par ce bilan et cette autobiographie intellectuelle oblique, il nous semble que s'expose parfaitement la ligne de crête sur laquelle se tiennent les écrits des petits-fils de la Shoah aujourd'hui, dessinant des partages clairs de versants idéologico-philosophiques, mais — et c'est sans doute la fonction du « fil fragile de la littérature » — avec ses funambules discrets, ceux qui croient, qui croient croire, qui ont cru, qui ne savent pas qu'ils croient, à quoi croire, ses sceptiques lucides, ses voix élégiaques et oraculaires et ses voix « un micro-ton au-dessus de la hauteur courante ».

Martine BOYER-WEINMANN